



## Pratiques

Linguistique, littérature, didactique

167-168 | 2015

L'exception (revue et corrigée)

---

# Pour une éthique de la grammaire ou quand l'exception *infirme* la règle

*For an Ethics of Grammar, or when the Exception invalidates the Rule*

Marc Wilmet

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/2616>

DOI : 10.4000/pratiques.2616

ISSN : 2425-2042

### Éditeur

Centre de recherche sur les médiations (CREM)

### Référence électronique

Marc Wilmet, « Pour une éthique de la grammaire ou quand l'exception *infirme* la règle », *Pratiques* [En ligne], 167-168 | 2015, mis en ligne le 01 avril 2016, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/pratiques/2616> ; DOI : 10.4000/pratiques.2616

---

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

© Tous droits réservés

---

# Pour une éthique de la grammaire ou quand l'exception *infirm*e la règle

*For an Ethics of Grammar, or when the Exception invalidates the Rule*

Marc Wilmet

---

« Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue ; et comme il faut dîner, quoiqu'on ne soit plus en prison, je taille encore ma plume et demande à chacun de quoi il est question : on me dit que, pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse ; et que, pourvu que je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. »  
(Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro*, V, 3)

- 1 Quand les organisateurs m'ont fait l'honneur – et le plaisir, évidemment – de me convier à prendre la parole en hors-d'œuvre de ce colloque consacré à l'exception, à l'exclusion et/ou à la restriction, j'ai songé *in petto* que la première anomalie, bizarrerie, particularité ou singularité – au choix – était peut-être l'attention qu'ils continuent ainsi à manifester publiquement à leur ancien professeur (filiation directe pour Laurence Rosier et Dan Van Raemdonck, indirecte pour Audrey Roig). Il me reste, lourde tâche, à ne pas décevoir leur confiance\*.
- 2 N'insistons pas sur l'écueil initial (d'autres en reparleront vraisemblablement... et moi aussi), celui des rapports trompeurs entre la langue « de tous les jours » et le vocabulaire technique des spécialistes. On sait les dégâts qu'ont causés, et que causent toujours en grammaire française, une série d'étiquettes dont beaucoup de descripteurs prétendent

dériver les contenus : l'article « défini » *définirait* ; l'adjectif « qualificatif » *qualifierait* ; l'adjectif « démonstratif » *montrerait* à défaut de *démontrer*, etc. Je constate simplement, pour vite abandonner cette matière aux philosophes et aux psychologues, que le champ sémantique de la *restriction* ne touche guère qu'à la diminution (*compression*, *économie*, *privation*...), que celui de l'*exception*, déjà plus large, s'étend du quantitatif au qualitatif, et que le domaine de l'*exclusion* se ramifie à l'enseigne du verbe *exclure* en *écarter*, *éliminer*, *évincer*, *proscrire*, *refuser*, *rejeter*, *répudier*, etc. (*bannir*, *décliner*, *dédaigner*, *ostraciser*, *rabrouer*, *radier*, *rebuter*, *récuser*, *refouler*, *rembarrier*, *remiser*, *repousser*, *supplanter* ... – j'en oublie à coup sûr).

- 3 Redevenons linguistes. Le réflexe, dès l'invitation reçue et acceptée, a été d'aller chercher dans ma bibliothèque l'ouvrage de Gérard Moignet sur *Les Signes de l'exception dans l'histoire du français* (la thèse complémentaire du linguiste guillaumien, soutenue en 1957, publiée en 1958, rééditée avec quelques remaniements en 1973, un volume qu'il m'a offert à l'occasion du colloque *Grammaire générative et psychomécanique du langage* que j'avais mis sur pied la même année, et dont je relis avec émotion la dédicace : « À Marc Wilmet, en témoignage d'estime, en hommage cordial »). Je croyais ce livre tout à fait oublié (les jeunes linguistes, à l'inverse de Kronos qui dévorait ses enfants, ne se nourrissent plus guère de leurs devanciers), mais j'ai eu l'heureuse surprise de le trouver cité et exploité dans le bel article qu'Audrey Roig et Laurence Rosier (2013) ont consacré à *mis à part*. Grâce leur en soient rendues une deuxième fois !
- 4 G. Moignet s'intéressait principalement à la construction exceptive *ne... que* (avant lui, J. Damourette et É. Pichon avaient distingué un *ne* « discordantiel », un *pas* ou un *point* « forclusif » et un *que* « exceptif »). Son problème de départ : pourquoi le français classique utilisait-il simultanément le « forclusif » et l'« exceptif », à l'image du vieil Horace de Corneille : « La gloire de leur mort m'a payé de leur perte : / Ce bonheur a suivi leur courage invaincu, / Qu'ils ont vu Rome libre autant qu'ils ont vécu, / Et ne l'auront point vue obéir qu'à son prince, / Ni d'un État voisin devenir la province » ? Et pourquoi aujourd'hui le « forclusif » nie-t-il l'« exceptif » : *Pierre n'aime que Marie* = « Marie et personne d'autre » VS *Pierre n'aime pas que Marie* = « Marie et au moins quelqu'un d'autre » ? Accessoirement, le fait que l'approbation d'une négation exceptive se fasse jusqu'en français classique au moyen de *non* (par exemple, Molière, *Le Bourgeois gentilhomme* : « — Il n'y a que la prose et les vers ? — Non, monsieur. Tout ce qui n'est point prose est vers, et tout ce qui n'est point vers est prose ») prouve que dans cette négation en deux temps : 1° du + au –, 2° du – au +, le versant négatif a longtemps dominé le versant positif : « — Ne vient-il que demain ? — Non, que demain » (Marivaux), etc.
- 5 Autour de *ne... que*, de nouveaux problèmes surgissent :
  - l'exception du verbe nécessite le verbe « vicaire » : *On ne fera qu'en rire...* Celle du sujet a besoin de la voie impersonnelle : *Il n'y a que Maille qui m'aille* (en raccourci familier : *Que Maille qui m'aille*) ou d'un pronom positif-négatif *nul* ou *rien* provoquant le basculement de *ne* et *que* en *que* et *ne* : « *Nul que* Mathias ne comprend pourquoi les femmes ce soir ont si longtemps promené leur ardeur inquiète » (Limbour) ou « *Rien que* la mort n'était capable / D'expié son forfait » (La Fontaine). Tous ces jeux autour du positif et du négatif sont loin d'avoir livré leurs secrets et mériteraient une monographie ou, pourquoi pas, une thèse. Comparer ainsi, au départ de *Pierre est courageux* : *Pierre n'est que courageux* = « le courage est son unique qualité », à peu près équivalent à *Pierre n'est rien que courageux* et le contraire de *Pierre est moins que courageux* = « il n'arrive pas au niveau du courage », tandis que *Pierre est rien moins que courageux* égale « son courage ne fait aucun doute » et que sa négation *Pierre*

*n'est rien moins que courageux* hésite entre la signification précédente (= « il est vraiment courageux ») et son opposé (= « il est si peu courageux qu'on ne saurait lui trouver de qualité moindre ») ;

- Naoyo Furukawa a levé un lièvre supplémentaire (communication personnelle). Les sous-phrases pronominales sous la dépendance d'un *ne... que* matriciel montrent une certaine propension à délaissier la personne grammaticale 1 ou 2 du pronom personnel au profit de la personne 3 du verbe : « Il n'y a que *toi*, ma belle, qui *puisse* sauver Stéphanie » (Balzac). « Il n'y a que *moi* au monde, je le sais bien, qui *soit* capable d'une chose aussi extraordinaire » (Romeo). Et, sans l'excuse de l'homophonie : « Y a qu'*moi*, madame, qui l'a vu » (Benjamin). « Y a pas qu'*nous* qui *gueulent* » (Marchand). Vulgarisme ? Mais, cette fois sans soupçon de familiarité : « Il n'y a qu'*elles et moi* qui ne *s'enrichissent* pas ici » (Mille). Serait-ce que l'élément ou les éléments isolés de l'ensemble s'effacent derrière les éléments résiduels : « Il n'y a qu'*elles et moi* qui ne *s'enrichissent* pas ici » = « tous les autres s'enrichissent » ?

- 6 Autre question jadis posée par G. Moignet, plus grammaticale que sémantique : quelle est la nature de *que* ? Un adverbe ? Encore faudrait-il se mettre d'accord sur ce qu'est un adverbe : la fonction adverbiale peut être exercée par des mots de différentes natures. Un pronom ? Une conjonction ? G. Moignet est sans doute un des premiers – si pas le premier – à rompre ce que j'ai appelé « la conspiration du silence » relative aux *que* issus en français des latins *quem, quam, quod, quid* ou *quia*, traités par les grammaires françaises comme des homonymes alors qu'on serait fondé à y trouver plutôt une organisation polysémique. L'idée pointe chez A. Lemaréchal (1989 : 185) : « Traditionnellement, *que* complétif est considéré comme n'ayant aucun rapport en synchronie avec *que* relatif. Certains emplois de *que* établissent pourtant un pont entre les deux séries d'emplois », puis chez P. Le Goffic (1993 : 543) : « Il faut reconnaître que le *que* complétif est encore sensiblement plus proche de ses origines relatives [...] qu'on ne le dit d'ordinaire ». Voyez en effet, par exemple, *Pierre est plus grand que ne l'est Marie*. Une prédication *Pierre est grand* et *plus que ne l'est Marie* complément de cette prédication. En tant que comparatif, *que* réfère à l'idée de grandeur commune à Marie et à Pierre. Il serait donc *représentant*, c'est-à-dire pronom. Or, il insère aussi une sous-phrase à l'intérieur d'une phrase matrice. Il sera donc *enchâsseur* et en l'occurrence conjonction. Le *que* de *Pierre n'aime que Marie* cesse d'être un *enchâsseur* (la phrase est simple et non complexe) mais reste un *représentant* (Marie est comparée à tout ce qui n'est pas elle, l'exception « Marie » se doublant d'une exclusion des « non-Marie »).
- 7 Je crains fort que ces spéculations ne soient plus très à la mode parmi les linguistes (il n'y a qu'à voir la désaffection des sections Syntaxe dans de grands congrès comme celui de la Société de linguistique romane ou le Congrès mondial de linguistique française). Les ressources de la Toile ont mis ou remis en selle une linguistique des corpus. Tous les « signes d'exception » que répertorie G. Moignet appellent dorénavant des enquêtes approfondies, variant les cotextes et les contextes. En plusieurs pans :
  1. les vieillies *fors* et *fors que* (ne devant guère leur survie qu'à la paraphrase « Tout est perdu fors l'honneur » du passage d'une lettre de François I<sup>er</sup> à sa mère après la bataille de Pavie : « De toute chose ne m'est demeuré que l'honneur et la vie qui m'est sauve »), que remplacent désormais *sauf* et *sauf que* ;
  2. *sinon* et *sinon que, si ce n'est...* ;
  3. *hors*, *hors de*, *hors que*, *hormis*, *hormis que* ;
  4. *excepté*, *excepté que*, à l'*exception de* ; puis, en vrac, *réserve* et à la *réserve de*, à l'*exclusion de*, à moins *que*, à x ou y près...

- 8 À *part* requerrait même une attention spéciale du fait que la locution à base nominale, sous-tendant l'interprétation « cacher » ou « trier » dans *mettre à part*, s'est conservée au théâtre au sens de « sans parler » et devient une préposition (dans « Mais à *part* ça, madame la Marquise... »), mais une curieuse préposition... postposable en dépit de *Littre* : un ancien *raillerie à part* dans le *Dictionnaire de l'Académie* (édition de 1694) et les modernes *blague à part* ou *Mysogynie à part* (le titre d'une chanson de George Brassens).
- 9 Une omission m'étonne chez G. Moignet. Celle de *n'était*. Cette petite sous-phrase pose bien des énigmes. Elle semble au début calquer une tournure latine (un exemple de Tite Live : « *Pons Sublicius iter paene hostibus dedit ni unus vir fuisset* » 'le pont Sublicius faillit livrer passage aux ennemis qui l'auraient franchi n'eût été un seul homme'). *Le Bon Usage* de M. Grevisse-A. Goosse affirme (2011<sup>15</sup>, § 1159, e, 2°) qu'elle équivaut à *s'il n'y avait* et qu'elle concerne comme la sous-phrase en *si* le présent ou le futur : « *N'étaient* ces malheureuses jambes insensibles et inertes, je me croirais à peine en danger » (Bernanos), etc. ; mais le passé également : « Il avoua plus tard [...] que plusieurs fois, *n'étaient* ses sentiments religieux, il se serait jeté dans la Seine » (Balzac), là où la conjonction *si* demanderait un plus-que-parfait *s'il n'y avait eu*, exceptionnel dans notre tour : « Cette déprimante monotonie, qui nous eût démoralisés *n'avait été* le rayonnement de l'été » (exemple d'un certain Léonce Bourliaguet, prolifique écrivain pour la jeunesse jusque-là inconnu à mon bataillon). Un subjonctif plus-que-parfait paraîtrait plus normal et se rencontre d'ailleurs fréquemment : « *N'eût été* la fraîcheur de l'air, on se serait cru encore au mois d'août » (Butor), sans écarter complètement le subjonctif imparfait : « Le Paris torride et vaste du 15 août [...] qui serait tout à fait vidé d'humains, *ne fussent* quelques hordes de touristes... (Simon) et, plus étonnant, le conditionnel présent : « La tranquillité du lieu est divine – *ne serait* le bruit des marteaux, des rabots et des scies » (Daninos).
- 10 Voilà qui nous rapproche du titre emblématique de notre colloque : *Si j'aurais su, j'aurais pas venu*, la phrase porteuse d'une double infraction – le conditionnel derrière *si* et l'auxiliaire *avoir* conjuguant le verbe *venir* –, rendue célèbre par le personnage du Petit Gibus dans le film *La Guerre des boutons* d'Yves Robert (mais qui ne figure pas, sauf erreur, dans le roman de Louis Pergaud).
- 11 Les gens de ma génération n'ont pas oublié l'antienne de leurs instituteurs : « Après *si*, pas de *-rais* ». Il eût fallu préciser que seul le *si* hypothétique était visé, car l'interdit a paru si puissant à d'aucuns qu'un jour j'ai eu la surprise de trouver un conditionnel que j'avais utilisé en interrogation dite « indirecte » (du type – je ne me rappelle plus exactement la phrase – *On s'était demandé s'il viendrait*) sanctionné et assorti dans la marge d'un point d'exclamation par le relecteur d'un article soumis à une revue de linguistique.
- 12 Les déviations enfantines ou populaires pourraient se revendiquer pourtant de modèles illustres. Rappelez-vous un passage de *Phèdre*, mis par Racine dans la bouche de la volcanique belle-mère du chaste Hippolyte.
- Voilà mon cœur : c'est là que ta main doit frapper.  
 Impatient déjà d'expier son offense,  
 Au-devant de ton bras je le sens qui s'avance.  
 Frappe : ou si tu le crois indigne de tes coups,  
 Si ta haine m'envie un supplice si doux,  
 Ou si d'un sang trop vil ta main *serait* trempée,  
 Au défaut de ton bras prête-moi ton épée...

- 13 Lors du colloque sur le conditionnel qu'avait organisé en décembre 1998, à Anvers, Patrick Dendale, les auditeurs de ma communication (finement intitulée « À moi, COND, deux mots ») se sont ligüés pour soutenir que ce *si* n'avait rien d'hypothétique mais devait se traduire « s'il est vrai que ». Curieux raisonnement à mon avis, circulaire autant qu'infalsifiable : « Le conditionnel est proscrit derrière le *si* d'hypothèse, et s'il apparaît tout de même derrière *si*, ce n'est pas un *si* d'hypothèse ».
- 14 Le point m'est sensible, car dès un article publié dans *Le Français moderne* en 1968 et 1969, j'avais cru trouver la clé de ce qu'on appelle les « imparfaits modaux », entendez « à valeur de conditionnel ». J'ai enfoncé le clou régulièrement, avec de nouveaux arguments, sans intéresser personne. Quand on m'a enfin fait l'honneur de mentionner l'explication (Danielle Leeman, Jacques Bres...), ce fut pour la contester (et, tout récemment encore, mon vieil ami Robert Martin affichait son scepticisme au cours des journées d'études de Metz où j'avais cru le moment venu de recréer l'abcès – voir Wilmet, 2011).
- 15 J'y reviens, dût-on après l'erreur « humaine » taxer ma persévérance de « diabolique ».
- 16 L'imparfait (IMP) derrière *si* – et son composé le plus-que-parfait (PQP) – est logé à la même enseigne – n'est pas le seul à revêtir des valeurs modales. On trouve ainsi, dans l'ordre chronologique des productions :
- l'IMP « anticipatif » (l'effet que C. Buridant a plaisamment nommé « Zorro », attesté depuis le XIV<sup>e</sup> siècle, par exemple dans la *Vie de saint Louis* : « Tuit estoient perdu, se ce ne fust li cuens d'Anjou » 'tous étaient perdus s'il n'y avait eu le comte d'Anjou', ou dans *Le Roman de Renart* : « Or estoit bien Renart cheü, / Se Diex li eüst porveü » 'Renart était hors de danger si Dieu l'avait aidé'), dont J. Damourette et É. Pichon fournissent un impressionnant lot de témoignages modernes (§ 1740), comme celui-ci, dû à Courteline : « Une seconde de plus, le coup partait ; je lui logeais une balle dans la peau ! » = « le coup serait parti et je lui aurais logé une balle » ;
  - l'IMP « hypocoristique » (baptisé en 1927 par L. Tesnière – et non J. Damourette et É. Pichon ainsi que l'étymologie grecque = « caressant » le ferait soupçonner) ; exemple, dans *Le Caporal épinglé* de Perret, « C'est un bon toutou, ça, monsieur, un bon chienchien arien, on était tout beau, mais voui » ;
  - l'IMP « forain » (les premiers témoignages ont été observés en 1963 par M. Cohen et par A. Thérive : « Qu'est-ce qu'elle voulait, la dame ? » et « Elle désirait du beurre, la petite dame ? ») ;
  - l'IMP « ludique » ou « préludique », par exemple « Toi tu étais le gendarme et moi le voleur », signalé d'abord en Belgique – il était déjà bien connu en italien et en espagnol – mais qui (cf. Patard, 2010) se répand aujourd'hui en France.
- 17 Remettons les choses à plat :
- IMP « modal », qu'est-ce à dire ? L'IMP appartient au mode indicatif. Le conditionnel (COND) aussi (la reconnaissance d'un mode « conditionnel » autonome constitue désormais un combat d'arrière-garde). *Modal* ne peut donc être que l'adjectif, non pas de *mode* mais de *modalité* ;
  - la modalité désigne la valeur de vérité attribuée à une proposition. Elle varie en fonction de différents paramètres, parmi lesquels le temps d'époque : le *passé* moins sûr que le *présent* (du fait que la mémoire peut tromper), le *futur* moins sûr que le *présent* et le *passé* (l'« avenir est à Dieu », et même la prédiction de l'horloge parlante ménage la place d'un fulgurant cataclysme : « Au troisième top, il sera exactement... »), le *futur du passé* cumulant les incertitudes du passé et du futur.

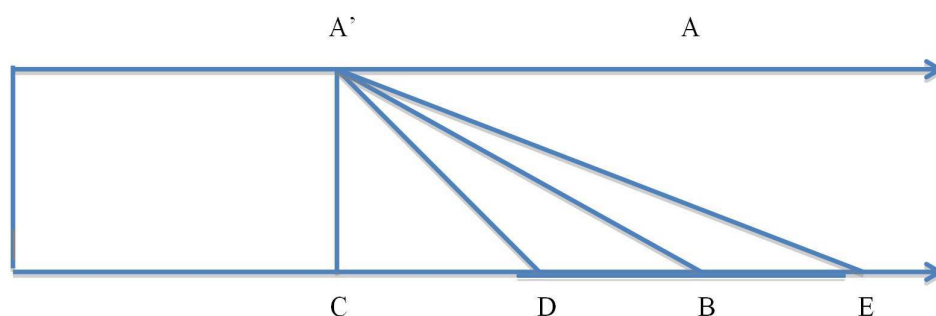
- 18 L'IMP et le COND ne relèvent pas non plus des mêmes *temps* et des mêmes *aspects* :
- la variable *temps* désigne l'orientation d'un procès par rapport au repère de l'énonciation. Au mode indicatif, ce repère définit le « moi-ici-maintenant » ou, en un mot, l'*actualité* (souvent assimilée au  $T_0$  ou « présent vrai » de l'énonciateur, quoique le cas échéant antérieure ou postérieure). À côté de l'actualité A de l'énonciateur, le mode indicatif comporte une actualité dépassée A' (un mixte de « moi » et de « non-moi », de « ici » et de « là », de « maintenant » et d'« alors ») qui prend en charge le sous-système des formes en *-ais* (IMP et COND) ;
  - la variable *aspect* désigne en miroir du *temps* la position de l'énonciateur par rapport au procès, soit un aspect *sécant* (le repère intérieur au procès) ou un aspect *global* (le repère extérieur au procès).
- 19 Au total, l'IMP combine le temps passé et l'aspect sécant. Le COND combine le temps futur du passé et l'aspect global.

Tableau 1. Formules combinatoires de temps et d'aspect

	TEMPS	ASPECT
IMP	Passé	Sécant
COND	Futur du passé	Global

- 20 En schéma (la ligne du temps, orientée de gauche à droite, dédoublée pour la lisibilité en une demi-droite destinée à recevoir les repères A de l'actualité, A' de l'actualité dépassée, et une demi-droite parallèle où figure les procès C passé, D passé par rapport à A mais postérieur à A', B présent, E futur) :  $A \rightarrow A' \leftrightarrow C$ , et  $A \rightarrow A' \leftrightarrow D-B-E$  (les traits d'union solidarisent en un procès futur du passé les procès D passé, B présent, E futur).

Figure 1. Représentation schématique des formes verbales



- 21 J'en arrive à la définition de l'IMP :
- 22 L'IMP EST DANS LE SYSTÈME DU VERBE LA FORME VERBALE QUI AFFIRME LA CONTEMPORANÉITÉ D'UN PROCÈS À UNE ACTUALITÉ DÉPASSÉE ET/OU L'INCLUSION DE L'ACTUALITÉ DÉPASSÉE À CE PROCÈS.
- 23 Nous n'avons plus qu'à décrypter et à exploiter l'alternative *et/ou*.



- 24 *Et/ou* entend signifier – c'est le point crucial – que l'IMP est tantôt de temps passé **et** d'aspect sécant (*et*), tantôt, condition suffisante, d'aspect sécant **sans être** de temps passé (*ou*). Les « effets de sens » se répartissent à partir de là en emplois 1° à dominante temporelle (la litanie des IMP « duratifs », « itératifs », « pittoresques », « de politesse », etc.), 2° à dominante aspectuelle. C'est dans le 2° que se trouvent les emplois dits « modaux ». Détaillons cela.
- 25 Les IMP paraphrasables au moyen de COND (simples ou composés) ont été endossés à l'« irréal » : « du présent » (exemple 1), « du passé (exemple 2), « du futur » (exemple 3).
- [1] « S'il était resté, il *était* maintenant professeur à la Sorbonne » (exemple oral *apud* Damourette et Pichon, § 1740).
- [2] « Sans la présence d'esprit du machiniste, le train *dérailait* ».
- [3] « Mon paquet ! eh, dis donc, les bonnes femmes elles *dansaient* à poil ce soir, elles n'*avaient* pas de maillot ! » (exemple oral *apud* Damourette et Pichon, *ibid.*, qui précisent la circonstance : « Une jeune ouvrière dit, en reprenant un paquet qu'elle avait oublié dans le tramway et qu'une camarade qui allait plus loin lui repassait par la fenêtre... »).
- 26 Alors que le COND convient à un langage purement objectif (exemple 1 : « s'il était resté, il *serait* maintenant professeur à la Sorbonne » ; exemple 2 : « sans la présence d'esprit du machiniste, le train *aurait* déraillé » ; exemple 3 : « les bonnes femmes elles *danseraient* ou *auraient dansé* à poil ce soir, elles n'*auraient* ou n'*auraient pas eu* de maillot »), les IMP correspondants projettent de façon visionnaire et fictivement « en cours » le procès dont la réalisation n'a tenu qu'à un fil : un brin de persévérance, un signal, l'oubli d'un paquet... La thèse est que l'IMP, d'aspect sécant, a été choisi au détriment du COND, d'aspect global, pour des raisons de dramatisation qui amènent *ipso facto* à sacrifier le temps futur du passé du COND au bénéfice du temps passé de l'IMP, que les cotextes (exemples 1 et 2 : « S'il était resté », « sans la présence d'esprit ») ou le contexte (exemple 3 : le paquet récupéré par la fenêtre) se chargent de désamorcer.
- 27 J'insiste. Reprenez le schéma. L'IMP est la seule forme verbale du sous-système A' qui comporte l'aspect sécant (c'est évidemment un des points litigieux, car certains linguistes, arguant de la compatibilité du COND avec l'auxiliaire *être en train de*, l'adverbe *déjà* ou les conjonctions *comme* et *pendant que*, doutent qu'on puisse l'aligner sur l'aspect global du passé simple (PS), qui les refuse : *Quand Pierre arriverait, Marie dormirait déjà* VS *\*Quand Pierre arriva, Marie dormit déjà*, etc. ; par ailleurs, le COND combine les désinences *-ais, -ais, -ait, -iez, -aient* de l'IMP et l'infixe *-r-* du futur simple – FS).
- 28 En tout cas, la même expressivité se retrouve facultativement dans les IMP « forain » (exemple 4) et « préludique » (exemple 5).
- [4] « Qu'est-ce qu'elle *voulait* aujourd'hui, la petite dame ? »
- 29 Alternances possibles : « Qu'est-ce qu'elle *veut* aujourd'hui, la petite dame ? » (le présent – PRES – *veut* passablement brutal) ou « qu'est-ce qu'elle *voudrait* aujourd'hui, la petite dame ? » (le COND *voudrait* lénifie, mais le temps futur du passé ouvre un délai de réaction : comparer *Vous auriez l'heure ?* = « rien ne presse »). Dans une ambiance de marché, l'IMP *voulait* a la double vertu de manifester le zèle du marchand – un souhait exaucé aussitôt qu'émis – et de calmer l'impatience des clients potentiels, peu disposés à attendre le résultat des réflexions de la « petite dame » désignée à leur attention.
- [5] « Toi tu *étais* le gendarme et moi le voleur. »



- 30 À l'encontre de « toi tu *serais* le gendarme et moi le voleur », suggérant un jeu que l'interlocuteur garde le loisir de refuser, l'IMP *étais*, moins « préludique » que « ludique », considère que la distribution des rôles est d'emblée acquise.
- 31 Jusqu'ici, le choix de l'IMP était libre. Deux hypothèques subsistent lorsque l'aspect sécant se révèle non seulement stylistiquement recherché (exemples 1 à 5) mais presque imposé (exemple 6 en « subordonnée conditionnelle ») ou carrément indispensable (exemple 7 « hypocoristique »).
- [6] « Si j'*étais* riche, je m'achèterais une Rolls ».
- 32 Vérifions que la suppression de la conjonction *si* ou son échange ramènent le COND : *Je serais riche, je m'achèterais une Rolls* ou *Au cas où je serais riche, je m'achèterais une Rolls*. Le morphème *si* aurait donc la propriété de conférer à l'hypothèse un début de réalisation afin que la conséquence puisse en découler. Il imposerait à cet effet l'aspect sécant. L'explication vaut en parallèle pour l'emploi du PRES à la place du FS (« Si un jour je *deviens* riche, je m'achèterai une Rolls »), soit l'aspect sécant toujours préféré à l'aspect global, le temps futur sacrifié, et les usagers contraints de recourir à des moyens désambiguïsants (par exemple le complément circonstanciel *un jour*).
- [7] « C'est un bon toutou, ça, monsieur, un bon chienchien arien, on *était* tout beau, mais voui » (Perret, *Le Caporal épinglé*, coll. Folio, p. 460).
- 33 Un COND reconduirait l'emploi ludique : *On serait tout beau* = « imaginons qu'on soit beau », etc. Quelle explication dès lors ? Les destinataires de ce genre d'IMP sont des animaux privés de parole, des enfants en bas âge, parfois des adultes infantilisés. Ils n'ont pas voix au chapitre. Le locuteur leur transmet une information grâce à la mélodie qu'il utilise (caressante ou grondante). La supercherie du dialogue est dénoncée – outre, par exemple, le « monsieur » et le « on » de troisième personne désignant respectivement l'allocutaire (au lieu de la deuxième personne) et le locuteur (au lieu de la première personne dans un exemple oral que j'avais noté en 1968 : « Toi, *on* allait te donner une fessée, tu vas voir » = “je vais”) – par le temps futur du passé..., qui ne pourra toutefois être transmis que sous la forme de l'IMP, l'aspect sécant recevant pour mission de notifier une convention conclue « par-dessus la tête » des intéressés.
- 34 Le corollaire est que l'IMP derrière *si* hypothétique devrait réapparaître, nonobstant un normativisme aveugle, quand l'aspect sécant cesse de prévaloir sur le temps futur du passé. C'est le cas dans l'exemple de *Phèdre*. Relisons-le :
- Voilà mon cœur : c'est là que ta main doit frapper.  
 Impatient déjà d'expier son offense,  
 Au-devant de ton bras je le sens qui s'avance.  
 Frappe : ou si tu le crois indigne de tes coups,  
 Si ta haine m'envie un supplice si doux,  
 Ou si d'un sang trop vil ta main *serait* trempée,  
 Au défaut de ton bras prête-moi ton épée...
- 35 Mesurez l'inconvénient d'un IMP. Il s'accommoderait de l'expression du passé (Hippolyte **déjà** meurtrier, aux mains **déjà** tachées de sang). *Idem* chez Molière, quand Marianne, qu'Harpagon veut épouser, manifeste à Cléante (le propre fils du grigou), qu'elle aime autant qu'elle honnit le père, la répulsion que lui inspire en toute époque le mariage qui lui est proposé. Un PRES *avez* limiterait sa répugnance au présent étroit.
- « Et moi, pour vous répondre, j'ai à vous dire que les choses sont fort égales ; et que si vous *auriez* de la répugnance à me voir votre belle-mère, je n'en aurais pas moins, sans doute, à vous voir mon beau-fils. »

- 36 Chemin faisant, l'exception, ayant cessé d'en être une, ne mérite plus les foudres de la grammaire normative. La déclaration s'impose d'autant plus chez nous, en Belgique, que ce filon prescriptif a durablement occulté la réflexion linguistique pour des motifs qui tiennent à l'histoire : la création, après la défaite de Waterloo, d'une frontière politique avec la France, confirmée en 1830 au moment de la séparation d'avec les Pays-Bas, simultanément accompagnée de l'ouverture d'une frontière linguistique au nord, d'où résulte un risque d'éloignement de la norme française. Une série d'ouvrages entreprennent de combattre le danger : les *Ne dites pas mais dites, Parlons mieux* et autres *Chasse aux belgicisms*.
- 37 J'avais entonné ce leitmotiv dans un de mes tout premiers articles, publié en 1969 par la revue *La Linguistique*, consacré à l'emploi du subjonctif derrière *après que*, que clouaient au pilori les puristes de tous poils, en faisant mienne une déclaration de Charles Bally (1965 : 25) : « Quand un solécisme a la vie dure, quand il fait tache d'huile, il est rare qu'il soit négligeable ; il doit s'expliquer par quelque cause générale ». Des confrères écrivains de l'Académie de langue et de littérature françaises – ils sont souvent sourcilleux en matière de norme – m'ont demandé d'en reparler. Je suis arrivé une nouvelle fois à la conclusion qu'avec le subjonctif, la langue française avait su inventer une solution à la fois économique et élégante,... tout en confessant une irrationalité personnelle du fait que je répugne, malgré mon analyse, à mettre autre chose qu'un indicatif derrière *après que*. Manifestation de soumission à la règle scolaire, digne des médecins de Molière : « — Juras (...) / Essere in omnibus / Consultationibus / Ancieni aviso, / Aut bono, / Aut mauvaiso ? / (...) De non jamais te servir / De remediis aucunis, / Quam de ceux seulement doctæ facultatis (...) ? — Juro » (*Le Malade imaginaire*, V, troisième intermède) ? Ou, comme le remarquait malicieusement André Goosse : « J'ai connu des théologiens dont la foi n'était pas aussi solide que la doctrine qu'ils enseignaient. » Eh ! bien, j'avais oublié que G. Moignet avait confessé une contradiction semblable lorsqu'il écrivait au terme de l'« Avant-propos » à sa thèse sur *Les Signes de l'exception* : « En passant, j'ai pu me convaincre de la légitimité d'« il n'y a pas que lui ». Mais d'où vient que je ne me sois jamais résolu à l'écrire ? »
- 38 Nous voilà passés insensiblement des moyens linguistiques de l'exception à une certaine méfiance – une méfiance certaine – envers les prétendues déviations grammaticales.
- 39 Un pas de plus, et c'est la légitimité même de la notion d'exception en grammaire qui mérite d'être reconsidérée. Ma *Grammaire critique* n'en faisait pas mystère, qui proclamait dès l'« Avant-propos » (j'aurais pu ou dû mettre la maxime en épigraphe) que « l'exception *infirme* la règle », prenant donc à contrepied le fameux adage selon lequel « l'exception *confirme* la règle »<sup>1</sup>.
- 40 Je parlais d'« éthique » dans mon titre. C'est peut-être un grand mot. « Vigilance » serait plus approprié, à l'endroit notamment des idées trop bien établies pour qu'on croie nécessaire de les remettre en question. Je prendrai deux exemples en guise d'illustration conclusive, le premier relatif aux pièges de la nomenclature, le second aux contenus trop consensuels.
- 41 (1) Vous connaissez comme moi les discussions auxquelles ont donné lieu le nom et la notion de *thème*, que concurrencent *sujet*, *topique* ou *foyer*. P. Siblot (1998) en recensait sept termes antagonistes : *rhème*, *prédicat*, *prédicat psychologique*, *noyau*, *focus*, *commentaire*, *propos*.

- 42 La plupart des auteurs ont voulu donner à *thème* un sens proche de l'acception courante « ce dont il est question ». Or, *thème* vient du grec *théma*, qui ne signifiait rien d'autre (une précision que je dois à notre infortuné Ivan Evrard) que « soubassement ». Dans *La pluie tombe* ou *Il pleut des cordes*, le syntagme nominal (SN) *la pluie* et le pronom *il* sont les thèmes d'une prédication dont le verbe *tombe* et le syntagme verbal (SV) *pleut des cordes* sont les rhèmes respectifs. *La pluie* et *il* sont également sujets mais deux sujets de types différents : *il* est seulement sujet grammatical ; *la pluie* est à la fois sujet grammatical et sujet logique ; *des cordes* est sujet logique et à la fois complément premier du verbe *pleut*.
- 43 Il existe deux autres types de sujets : 1° le sujet sémantique (ou l'acteur d'un procès) ; 2° le sujet psychologique (ce dont il est traité). La *focalisation* confronte le sujet psychologique au sujet logique (p. ex. *C'est Clovis qui a cassé le vase de Soissons*, où *Clovis* est à la fois sujet grammatical, sujet logique, sujet sémantique et repoussoir des sujets psychologiques autres que *Clovis*) et la *topicalisation* confronte les quatre espèces de sujets au titre des voix 1° active (sujet grammatical + sujet logique ± sujet sémantique), 2° passive (sujet grammatical + sujet logique – sujet sémantique), 3° moyenne (sujet grammatical + sujet logique ± sujet sémantique + patient), 4° impersonnelle (sujet grammatical – sujet logique – sujet sémantique), 5° factitive (sujet grammatical + sujet logique + sujet sémantique).
- 44 (2) L'article *de*, avant-dernier né dans la liste des articles (le dernier identifié est l'article Ø), a eu et a encore du mal à se démarquer de la préposition homonyme. Les grammairiens admettent généralement qu'il puisse s'associer à l'article LE pour former les « partitifs » *du, de la, des*. Ils imputent alors dans leur quasi-totalité le *de* qui alterne avec les précédents dans par exemple *boire de bons vins, boire beaucoup de vin, ne pas boire de vin*, à une « réduction », à une « amputation » ou à un « effacement » de *le, la, les*.
- 45 Le problème est mal posé. En fait, l'article *de* s'allie là à l'article Ø. Dans une vision historique du système français, il faudra se demander non pas pourquoi les articles *du, de la, des* auraient perdu leur composante *le, la, les*, mais pour quelle raison l'article Ø conservateur (qui survit en français devant les noms propres de personnes et de villes : *Isabelle, Bruxelles...*) a fait pièce au développement de *le, la, les*, tous articles *extensifs*, c'est-à-dire qui visent à calquer du (–) au (+) l'extensité, ou la quantité d'êtres du monde auxquels un noyau nominal (NN) est appliqué, sur l'extension ou l'ensemble des êtres du monde auquel le NN ou un groupe nominal (GN) est applicable. On comprend que dans les trois contextes préalablement définis la démarche est inverse : *boire de bons vins, beaucoup de vin* ou *pas de vin* ont en commun de réduire l'extension du NN *vin* ou du GN *bons vins*, donc de cheminer – CQFD – du (+) au (–).
- 46 Conclusion brève et encourageante. Notre si vieille discipline (pensez qu'elle remonte à Platon et à Aristote) devrait avoir encore de beaux jours devant elle.

---

## BIBLIOGRAPHIE

BALLY, C. (1965)<sup>4</sup>. *Linguistique générale et linguistique française*. Berne : Francke.

- BRES, J. (2003). « Mais oui, il était un gentil imparfait comme les autres, mon petit hypocoristique ! ». *Langue Française* 138, p. 111-125.
- BURIDANT, C. (2000). *Grammaire nouvelle de l'ancien français*. Paris, SEDES.
- COHEN, M. (1963). *Nouveaux regards sur la langue française*, Paris, Éditions sociales.
- DAMOURETTE, J. & Pichon, É. (1936). *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française*, vol. V. Paris : D'Artrey.
- GREVISSE, M. & GOOSSE, A. (2011)<sup>15</sup>. *Le Bon Usage. Grammaire française*. Bruxelles, De Boeck.
- LEEMAN, D., (2001). « Pourquoi ne peut-on combiner si et le conditionnel ? ». In Dendale, P. & Tasmowski, L. (éds), *Le Conditionnel en français*. Paris : Klincksieck, p. 211-230.
- LEMARÉCHAL, A. (1989). *Les Parties du discours. Sémantique et syntaxe*. Paris : Presses universitaires de France.
- LE GOFFIC, P. (1993). *Grammaire de la phrase française*. Paris : Hachette.
- MOIGNET, G. (1973)<sup>2</sup>. *Les Signes de l'exception dans l'histoire du français*. Genève : Droz.
- OLIVET, T. d' (1171). *Remarques sur la langue française*. Paris : Huart.
- PATARD, A. (2010). « L'emploi préludique de l'imparfait entre temporalité et modalité : éléments d'analyse à partir d'une étude de cas ». *Journal of French Language Studies* 20, p. 189-211.
- ROIG, A. & ROSIER, L. (2013). « Rien de nouveau... mis à part plusieurs pensées futiles... ». In Dufays L. & Gournay, L. (éds), *Benveniste après un demi-siècle. Regards sur l'énonciation aujourd'hui*. Paris, Ophrys, p. 227-244.
- SIBLOT, P., (1998). « Variations sur un thème qui "toujours déjà" prédique ». *Cahiers de Praxématique* 30, p. 37-53.
- TESNIÈRE, L., (1927). « L'emploi des temps en français ». *Bulletin de la Faculté des Lettres de Strasbourg*, hors-série, p. 39-60.
- THÉRIVE, A. (1963). « Petits mystères ». *Carrefour* (rubrique *Clinique du langage*), 20 nov., p. 20.
- WILMET, M. (2010)<sup>5</sup>. *Grammaire critique du français*. Bruxelles : Duculot.
- (2010). « Ne me laissez-vous que cette confusion du soir — Après que vous m'ayez, un si long jour, nourri du sel de votre solitude ? (Saint-John Perse). Retour sur un subjonctif contesté ». *Bulletin de l'Académie royale de langue et de littérature françaises* 88, p. 107-119.
- (2011). « Temps et aspect 2 x 20 ans après ». In Duval, F. (dir.), *La « logique » du sens. Autour des propositions de Robert Martin*. Metz : Ceted/Université de Lorraine, coll. Recherches linguistiques, p. 71-85.

## NOTES

\*. Texte de l'exposé oral.

1. Je crois que le coupable originel fut l'abbé d'Olivet (1767 : 216) quand, dans une formulation moins caricaturale, soyons honnêtes, il écrit ceci à propos du participe passé invariable en construction impersonnelle : « Une exception de cette nature étant seule, et si connue de tout le monde, n'est propre qu'à confirmer notre règle, et qu'à lui affirmer de plus en plus le titre de règle générale. »

---

## RÉSUMÉS

Les notions d'exception et d'exclusion sont voisines. Plus exactement, la seconde découle de la première (dans une phrase comme *Pierre n'aime que Marie*, l'exception amoureuse que Pierre consent en faveur d'une personne se double de l'exclusion de toutes les autres). Après avoir examiné le mécanisme de la négation exceptive *ne... que*, le présent article envisage quelques problèmes connexes et suggère de nouvelles pistes de recherche. La sous-phrase *n'était* = « s'il n'y avait » fournit à ce stade l'occasion de réinterroger les motifs pour lesquels la forme en *-rait* est normativement interdite derrière un *si* hypothétique et, par contrecoup, de légitimer certaines transgressions. Du particulier au général, c'est une éthique de la discipline grammaticale, faite de souplesse pratique et de rigueur théorique, qui est défendue.

The concepts of exception and exclusion are similar. More precisely, the second ensues from the first (in a sentence like *Peter only loves Mary*, where the love exception granted by Pierre to some person is doubled by the exclusion of any other one). After having considered the mechanism of the exceptive negation *ne... que*, this article views some related problems and suggests new tracks of inquiry. The sub-sentence *n'était* = « if there was not » provides at this stage an opportunity for returning to the reasons why the form in *-rait* is normatively forbidden after a hypothetical *si* and, as an indirect consequence, for justifying some transgressions. From the particular to the general, it is an ethics of the grammatical discipline, made of practical flexibility and theoretical rigor, which is defended.

## INDEX

**Mots-clés** : exception, exclusion, conditionnel, subjonctif, thème et rhème, article partitif

**Keywords** : exception, exclusion, conditional, subjunctive, theme and rheme, partitive article

## AUTEUR

MARC WILMET

Université libre de Bruxelles